

Comédie
de Genève



La Gioia © Luca Del Pia

LA GIOIA

7 > 15 nov 2019

De Pipo Delbono
- Grande salle

Comédie de
Genève

Florence Terki
T. +41 22 809 60 75
fterki@comédie.ch

Dossier pédagogique

LA GIOIA

de Pippo Delbono

du 20 au 24 novembre 2019

la quête de la joie / âge conseillé : dès 14 ans /
durée : 1h20 / en italien, surtitré français et anglais

Quoi ?

La création de Pippo Delbono est un voyage vers la joie, le sentiment qu'il considère comme le plus beau et mystérieux, résultat d'un moment unique et d'une traversée par d'autres sentiments comme l'angoisse, la douleur, le bonheur et l'enthousiasme. Delbono nous incite au dépassement de la peur et de la fugacité des choses.

Pourquoi ?

Le metteur en scène et acteur estime "qu'il est nécessaire, au-delà de chaque naufrage, de transformer les barres de plomb des cages en festons de fleurs. De colorer les planches de théâtre et les esprits avec la tristesse et la joie des pierrots, avec les humeurs du monde au-delà de ses cruautés [...]. Être. Ici. Maintenant. Dans la douleur, pour la joie." Delbono la recherche derrière et en chaque chose, même après la disparition récente de Bobò, son fidèle camarade de scène, icône poétique et âme de son théâtre. Il veut repartir de cette mort, comme il dit, "pour créer une nouvelle dimension de vie possible"; le spectacle a d'ailleurs été complètement repensé depuis.

Comment ça se passe ?

Une multitude de sons, d'images, de danses, de masques mais aussi des couleurs, des fleurs, du cirque, des bateaux de papier et du tango composent ce spectacle, dans un kaléidoscope d'histoires personnelles, simples et essentielles et d'états d'âme. Sur scène, la troupe extraordinaire d'acteurs/performeurs (« clochards », réfugiés, « originaux », acteurs), sans Bobò toutefois. La voix de Delbono accompagne le voyage et hypnotise, laissant apparaître la force et la tendresse qui l'animent. La scénographie fait la part belle aux compositions florales et les costumes sont tout droit sortis de contes de fées. On trouve aussi dans son spectacle des références à Pirandello, Rimbaud, Beckett, Erri de Luca, Pina Bausch ou encore Totò.

Avec : Dolly Albertin, Gianluca Ballarè, Margherita Clemente, Pippo Delbono, Ilaria Distante, Simone Gaggiano, Mario Intruglio, Nelson Lariccia, Gianni Parenti, Pepe Robledo, Zakria Safi, Grazia Spinella

Musique originale : Antoine Bataille

Thématiques : la joie et la douleur, les émotions, la folie, la différence, l'autre, le corps, l'humanité, la liberté, la transformation, la migration, la vie et la mort, la poésie

Activités pédagogiques : préparation à la sortie théâtre / présentation du spectacle (en classe quelques jours avant votre venue *ou* le soir-même avant le début du spectacle), rencontre avec l'équipe artistique et discussion à la suite du spectacle (30 min.)

LA GIOIA

La Gioia est un voyage vers la joie. Un voyage que Pippo Delbono, metteur en scène italien iconoclaste, baroque et intensément lyrique, poursuit avec sa troupe extra-ordinaire d'acteurs/performeurs, malgré le vide laissé par la disparition de Bobò, fidèle camarade de scène rencontré en 1995 dans l'hôpital psychiatrique d'Aversa. Sur ce chemin, Delbono croise, ou plutôt invite, un cirque, des mélancolies de tango, un chaman, des petits bateaux de papier, une explosion florale. L'occasion de le redécouvrir après *Orchidées*, présenté à la Comédie en 2017.

LE THÉÂTRE DE PIPPO DELBONO, par Myriam Blœdé et Claudia Palazzolo, in *Pippo Delbono, mon théâtre, Avant-propos, Actes Sud, 2004*

Lieu de l'altérité, c'est-à-dire de l'humanité par excellence, le théâtre de Pippo Delbono pourrait nous renvoyer aux origines de la *commedia dell'arte*, en ce temps où, aux marges de la société, le comédien vivait parmi ses semblables - les mendiants, les estropiés, les charlatans, les bouffons et les fous.

Ce théâtre qui a d'abord été pour son créateur une planche de salut, un mode de survie, est régi par les principes de la nécessité et de la rencontre liés au vécu d'homme et d'artiste de Pippo Delbono, indissociables de son activité et de sa création. Nécessité au sens où le théâtre serait une expérience « vitale », susceptible de transformer ceux qui s'y engagent. Rencontre dans la mesure où le théâtre est art de la relation, du rapport à autrui.

Créée en 1986 par Pippo Delbono avec l'acteur argentin Pepe Robledo, la compagnie Delbono rassemble des acteurs qui évoluent à la lisière de l'institution théâtrale italienne, parmi lesquels certains sont considérés comme des marginaux, des exclus de la société. Au premier rang d'entre eux se place Vincenzo Cannavacciuolo dit Bobò, un homme de soixante-sept ans, microcéphale et sourd-muet, qui porte à ses sommets « l'art du petit geste ».

Si l'être humain est au centre de l'univers qu'il déploie sur scène, il n'y a aucun pathos dans la démarche de Pippo Delbono. Les corps dans leur diversité, dans la diversité de leurs conditions, de leurs expériences et de leurs expressions sont la clé de voûte de son théâtre. Un théâtre dont le langage est aussi composite que sa compagnie et dont les références sont moins théâtrales que musicales et chorégraphiques, plastiques et cinématographiques, parce qu'elles sortent tout droit d'une malle aux accessoires bourrée de visages, d'impressions, de situations et d'expériences vécues.

Entre la parade, la revue populaire et la danse-théâtre, les pièces de Pippo Delbono se présentent comme des collages d'images et d'actions, de musiques et de danses, de fragments de textes et d'adresses au public, de microrécits de vie et de situations banales, quotidiennes. Une ronde ou un *rock'n'roll* y ont la même valeur chorégraphique qu'un mouvement choral ou un solo de danse traditionnelle, le geste y a la même portée dramatique que la parole ou la musique, et les souvenirs personnels de Pippo Delbono croisent les écrits de Pasolini, le théâtre de Beckett ou la voix des guérilleros du Chiapas.

L'apparence de désordre et d'improvisation qui règne sur la scène est le fruit d'une rigoureuse mise en scène du chaos. Et l'absence de hiérarchie entre les différents éléments répond à la volonté d'approcher le monde sous tous ses angles, pour en saisir la complexité. Compositeur d'énergies, d'impulsions, de rythmes, Pippo Delbono est un conteur, mais un peintre aussi qui, dans ses mots mêmes, passe en images les mémoires, individuelles et collectives. Et l'individu se voit toujours réinscrit dans son rapport avec la communauté. Dans le contexte de la représentation et par la voix du metteur en scène, l'anecdote accède ainsi à la dimension de l'allégorie.

Dans l'œuvre de Pippo Delbono, il serait inutile de chercher des critères de création rigides, une méthode. Chaque pièce est envisagée comme un processus, une remise en cause, un nouveau terrain d'expérimentation dans lequel l'accident - rencontre, événement... tout ce qui se produit hors de l'espace et du temps dévolus à l'écriture, tout ce qui vient interférer dans ce temps, cet espace - est bienvenu.

Pourtant, au-delà des ruptures et des déséquilibres volontaires, des figures, des motifs resurgissent et évoluent d'un spectacle à l'autre, composant un paysage d'une totale unité. Unité qui tient aussi à l'exigence première qui anime Pippo Delbono à l'égard de ses interprètes comme des spectateurs auxquels il s'adresse. Toucher des personnes qui sont loin du théâtre, trouver un langage qui leur parle, ménager dans le spectacle des moments de vide pour inviter chacun à les combler avec son expérience. Penser le théâtre comme lieu de reconnaissance de l'unicité de chacun, comme lieu d'amplification et de partage de la différence, comme lieu de la rencontre. Un théâtre à l'épreuve de la vie.

La danse qui revient si souvent dans les textes et les propos de Pippo Delbono est un état d'âme, une attitude par rapport à la vie, un mode de pensée. De même, beauté, vérité, simplicité - concepts si chargés qu'ils sont éludés par la pensée contemporaine - désignent chez Pippo Delbono des objectifs à atteindre.



La Gioia © Luca Del Pia

LE THÉÂTRE DE L'ENFANCE

Conversation avec Pippo Delbono

As-tu un imaginaire théâtral lié à l'enfance, autrement dit quelles seraient les sources profondes de ton théâtre ?

La première fois que je suis monté sur un plateau, j'avais quatre ou cinq ans. C'était dans ma petite ville de Varazze, dans le cadre d'un théâtre paroissial. Je jouais le rôle de l'enfant Jésus : j'arrivais à la fin pour donner la bénédiction. Mais la veille du spectacle, j'étais allé manger chez ma grand-mère et, comme je suis resté trop longtemps à côté du poêle, je me suis brûlé la joue. Alors quand je suis entré en scène, j'avais le visage complètement tuméfié. Ce fut ma première expérience de théâtre... et, déjà, ça commençait avec le handicap !

Dans un de tes textes tu fais allusion au fait qu'enfant tu avais l'air d'un « petit ange ». C'est à ces premiers pas sur scène que tu fais allusion ?

Oui, parce qu'à l'époque j'avais les cheveux très longs. Quand je participais aux pièces du théâtre paroissial, je jouais toujours le rôle de Jésus enfant...

Tu as la nostalgie de ce rôle ?

Un peu ! Le film que j'aime le plus c'est *L'Évangile selon Saint-Matthieu* de Pasolini. J'y trouve tout, ma vie... Par ailleurs, mon oncle a longtemps fait du théâtre en amateur, et mon père aussi. Moi j'aimais le théâtre religieux, mais mon oncle et mon père avaient une prédilection pour le théâtre comique : ils jouaient les comédies de Govi, un grand acteur qui fut le créateur du théâtre dialectal génois - même s'il n'a pas la réputation d'un Eduardo De Filippo. Mon oncle a joué des pièces en dialecte pendant près de soixante ans.

[...]

Le théâtre était lié pour moi au cercle familial et à toutes sortes d'anecdotes de cette petite ville dont mon oncle était aussi le maire. J'ai gardé beaucoup de souvenirs, beaucoup d'images de ce théâtre plein de vie, de vérité et d'ironie - un théâtre d'une grande simplicité, mais qui ne manquait pas de savoir-faire : c'étaient des amateurs, mais au sens plein, ils étaient animés par l'amour du théâtre. Mon père, par exemple, rentrait très tard de son travail - il était employé dans un hôpital - et, après dîner, il repartait pour répéter pendant deux, trois, quatre heures parfois ; mais ça le rendait heureux, ça lui donnait beaucoup de vie.

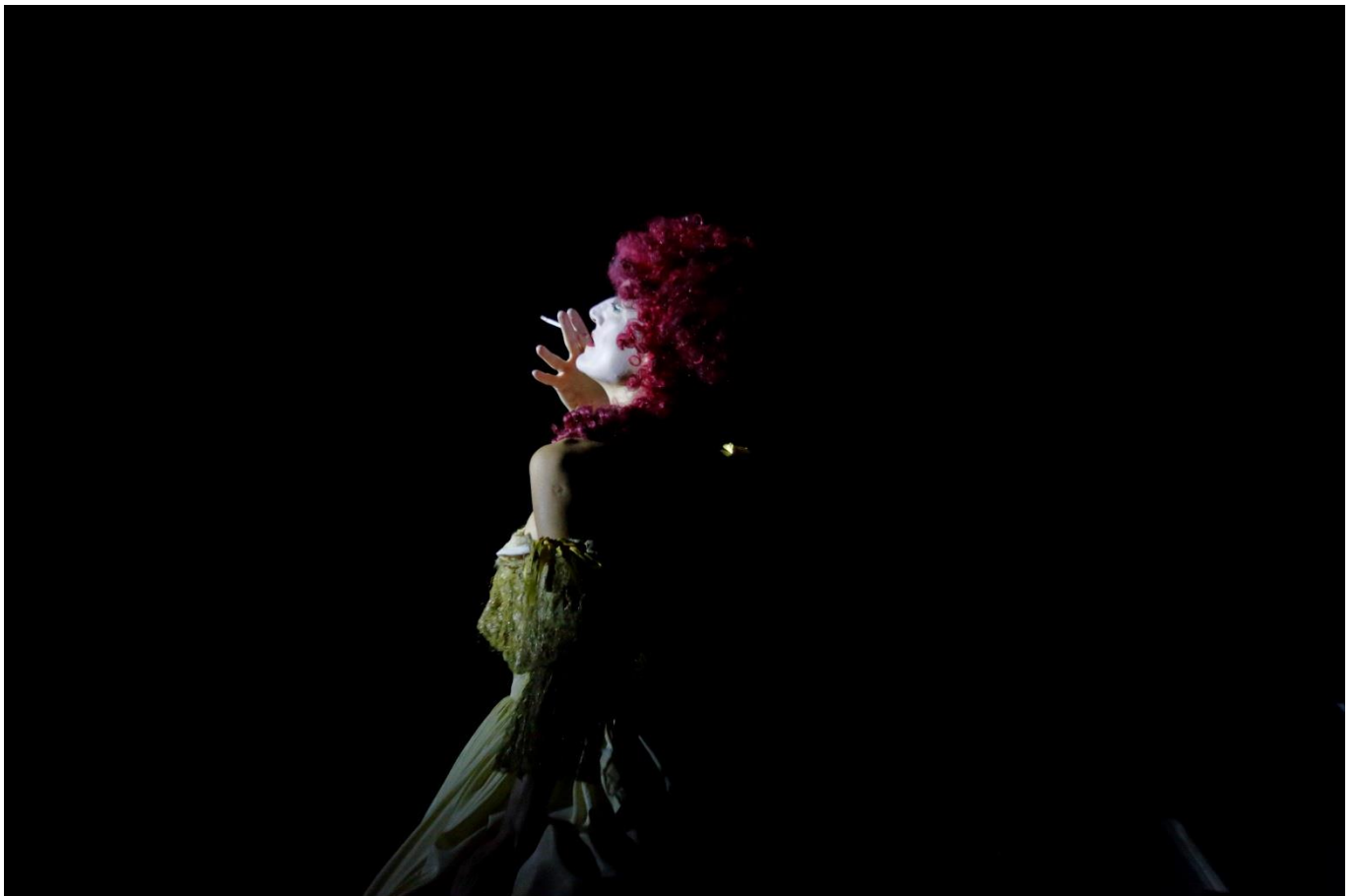
Mon père avait une forte relation à l'art, à la musique, à la poésie. En même temps, c'était un homme qui éprouvait une sorte de difficulté à vivre et l'image de sa mélancolie se mélange dans mes souvenirs à sa passion pour la musique. Il écoutait beaucoup de musique classique, mais il jouait du violon aussi. C'était encore plus sérieux pour lui que le théâtre parce que le violon est un instrument difficile, ingrat. Il était très fier d'être un descendant de Paganini et il travaillait le violon chaque jour, pendant des heures. Mais un jour il a décidé d'arrêter complètement et il est passé au piano.

Quand j'étais petit, il m'a initié à toutes sortes d'instruments : violon, accordéon, piano, guitare, mais je trouvais ça ennuyeux, c'était un peu une obligation. J'ai surtout pratiqué l'accordéon et, quand j'avais huit ou neuf ans, j'ai participé à un concert. Je devais jouer un petit morceau, *Le onde del Danubio*, mais, à un moment, j'ai perdu tous mes moyens. La dame qui avait organisé cette soirée était derrière le rideau et m'encourageait à continuer, alors j'ai continué, j'ai répété les mêmes trois phrases musicales pendant un temps infini - c'était vraiment une sensation terrible. Après, j'ai laissé tomber l'accordéon. Mais pour mon premier spectacle, *Il tempo degli assassini*, j'ai repris l'accordéon et je joue le même morceau : je ne sais pas si ce sont les mêmes notes, mais, comme ce jour-là, je joue comme un disque rayé, en restant bloqué.

À l'école primaire, chez les bonnes sœurs, j'étais très bon élève et au collège, où on faisait d'ailleurs un peu de théâtre, c'était pareil : j'étais toujours le premier de ma classe, on me citait en exemple. Cela suscitait beaucoup de jalousie, parce que les prêtres étaient très durs, et les autres élèves se vengeaient sur moi. Ça a été la période la pire de mon enfance, alors le théâtre me paraissait peut-être le moyen de prendre une revanche. Quand je suis arrivé au lycée, je suis passé complètement de l'autre côté. J'étais devenu un cancre, je restais avec ceux qui ne fichaient rien et je passais pour quelqu'un de beaucoup plus stupide, mais j'étais

beaucoup, beaucoup plus tranquille. Entre quatorze et dix-huit ans, je ne supportais rien, j'étais dans la négation totale de l'art, de la poésie, de la littérature. Pourtant, j'ai eu l'occasion d'assister à des représentations théâtrales, du théâtre classique cette fois, un théâtre de texte, très conventionnel, mais qui me touchait beaucoup : il y avait une force, une magie, qui me donnait envie de monter, moi aussi, sur un plateau. Mais je détestais qu'on me parle de Dante. Tous les grands poètes ne valaient rien à mes yeux... jusqu'à la fin des années de lycée qui a marqué ma « réconciliation » avec la poésie.

Entretien réalisé avec Myriam Blœdé et Claudia Palazzolo In *Mon Théâtre, Un voyage de mille lieues commence toujours par un pas*, Actes Sud, 2004



La Gioia © Luca Del Pia

UN THÉÂTRE COMME UN RETOUR AUX ORIGINES, par Arielle Meyer MacLeod

Tout commence par quelques plants arrosés sur un carré de gazon et se termine en apothéose florale, en rondes efflorescentes gagnées sur les feuilles mortes de l'automne.

Entre les deux, *Gioia* dit la quête de la joie, de la joie simple et lumineuse conquise sur la folie, sur les peurs et l'insondable tristesse et toutes les prisons intérieures.

La Gioia n'est pas à proprement parler une pièce de théâtre, mais serait plutôt comme une parade où défileraient des images belles à pleurer, des corps en mouvements, des musiques et des danses, des petites histoires et des moments de vie. Une revue menée par Pippo et ses compagnons de théâtre et de vie, parmi lesquels certains sont considérés comme des marginaux, des exclus de la société. Il y a là Nelson, ancien SDF, Gianluca atteint de trisomie et puis il y avait Bobò, l'ami fidèle, Bobò microcéphale sourd muet dont Delbono dit qu'il porte en lui le plus grand secret du théâtre, celui de l'art du « petit geste ». Bobò était du spectacle à sa création, mais il est mort depuis, à l'âge de 84 ans dont 40 passés à l'asile et 25 avec Delbono. Nous verrons donc une *Gioia* sans Bobò mais dans laquelle il sera présent, en creux, en images, en pensées.

Le théâtre de Pippo Delbono est comme un retour aux origines du théâtre, à la profondeur de l'expérience cathartique, celle d'une traversée des apparences, d'une immersion poétique qui touche à l'essence de l'humanité et mène au sublime.

Rituel et temps cyclique

La Gioia n'est pas à proprement parler une pièce de théâtre parce que le théâtre de Delbono renoue avec la force du rituel inhérent au théâtre. « La seule vérité commune à tous les êtres humains, dit-il, c'est que nous sommes tous en train de mourir. L'art, c'est aussi cela : reconnaître cette dimension. Pas pour parler de mort, mais pour parler de vie. Le rituel, c'est cette zone de contact entre la vie et la mort, l'inconnu. C'est pour cela que je ne fais pas un théâtre qui repose sur la compréhension intellectuelle : parce que nous ne pouvons pas comprendre pourquoi nous existons. Le rituel est un moyen d'entrer dans cette dimension sacrée qui a toujours eu à voir avec le théâtre ».

La Gioia est comme une cérémonie pour éprouver le temps éternellement recommencé, le cycle de la nature, de la vie et de la mort, celui de la joie qui meurt et renaît toujours. « La tristesse... passe. La peur...passe. Et la joie vient. Puis à nouveau la tristesse » murmure Pippo. Une célébration de l'altérité aussi. Pour dire que ce qui sauve de la folie et porte à la joie, c'est l'autre, toujours, la rencontre avec l'autre.

Ordonner le chaos

L'univers de Delbono est comme un manège enchanté où sons, images, rondes et mouvements fusionnent avec la magie du cirque et la mélancolie d'un tango, où les petites anecdotes personnelles croisent les mots de Pasolini.

Comme un carnaval en somme, ce moment où traditionnellement toutes les différences sont abolies, où le haut et le bas basculent cul par-dessus tête, où les clowns sont des rois et les masques tombent tout en se déployant. Un univers où chaque geste, chaque corps, chaque image, chaque mot ont la même valeur.

Un univers qui vient ordonner le chaos, comme le fait toute poétique.

On en sort plus vulnérable et plus fort à la fois. Conscients de la fragilité de l'existence et pleins d'une émotion enivrante – la joie est encore à venir.

BIOGRAPHIE

Pippo Delbono est un acteur, metteur en scène et cinéaste italien qui a étudié les traditions orientales où le travail de l'acteur et celui du danseur s'unissent. En 1987, il monte son premier spectacle, *Le Temps des Assassins* et rencontre dans la foulée Pina Bausch qui l'invite à participer à l'une des créations de son Wuppertaler Tanztheater. Il fonde alors sa propre compagnie et développe son travail tout à fait particulier dans le paysage théâtral, recourant à un lexique théâtral inédit fait de liberté, de poésie, d'amour et de désarroi. En 1996, avec *Bobò*, rencontré dans un hôpital psychiatrique du sud de l'Italie, la compagnie s'ouvre à des personnes éloignées du théâtre et de la danse, des interprètes hors norme, marqués par la vie. En 2009, Pippo Delbono reçoit le Prix Europe Nouvelles Réalités Théâtrales pour l'ensemble de ses créations.

Quelques spectacles marquants

Gente di Plastica (2004), visions et métaphores d'une société qui change sans cesse et où il est nécessaire de garder les racines, les mémoires, les « couleurs » afin d'éviter de sombrer dans les formes et les idées toutes faites.

La Menzogna (2009). Aux images du réel – celles de l'usine ThyssenKrupp de Turin calcinée après un incendie qui fit sept morts parmi les ouvriers –, Pippo Delbono associe des images de fiction, en particulier celles du peintre Francis Bacon.

Amore e Carne (2013), avec le violoniste Alexander Balanescu. « Quand j'ai entendu Balanescu jouer du violon, dit Pippo Delbono, j'ai entendu en lui ces notes qui sortaient comme des cris de l'âme. »



La Gioia © Luca Del Pia